



Università degli Studi di Bari

DIPARTIMENTO DI LINGUE E LETTERATURE ROMANZE E MEDITERRANEE

A.A. 2014-15

LINGUA E TRADUZIONE

MI E IS - 612

II ANNO

TRADUZIONI

Si la jeunesse est niaise⁴, c'est faute d'avoir été paresseuse. Ce qui infirme nos systèmes d'éducation, c'est qu'ils s'adressent aux médiocres, à cause du nombre. Pour un esprit en marche, la paresse n'existe pas. Je n'ai jamais plus appris que dans ces longues journées qui, pour un témoin, eussent⁵ semblé vides, et où j'observais mon cœur novice comme un parvenu observe ses gestes à table.

20 Quand je ne couchais pas chez Marthe, c'est-à-dire presque tous les jours, nous nous promenions après dîner, le long de la Marne, jusqu'à onze heures. Je détachais le canot de mon père. Marthe ramait; moi, étendu, j'appuyais ma tête sur ses genoux. Je la gênais. Soudain, un coup de rame me cognant,

25 me rappelait que cette promenade ne durerait pas toute la vie. L'amour veut faire partager sa béatitude. Ainsi, une maîtresse de nature assez froide devient caressante, nous embrasse dans le cou, invente mille agaceries⁶, si nous sommes en train d'écrire une lettre. Je n'avais jamais tel

30 désir d'embrasser Marthe que lorsqu'un travail la distrayait de moi; jamais tant envie de toucher à ses cheveux, de la décoiffer, que quand elle se coiffait. Dans le canot, je me précipitais sur elle, la jonchant⁷ de baisers pour qu'elle lâchât ses rames, et que le canot dérivât, prisonnier des herbes, des nénuphars blancs et jaunes. Elle y reconnaissait les signes d'une passion incapable de se contenir, alors que me poussait surtout la manie de déranger, si forte.

35 Puis, nous amarriions le canot derrière les hautes touffes⁸. La crainte d'être visibles ou de chavirer⁹, me rendait nos ébats¹⁰ mille fois plus voluptueux.

Aussi ne me plaignais-je point de l'hostilité des propriétaires qui rendait ma présence chez Marthe très difficile.

40 Ma soi-disant idée fixe de la posséder comme ne l'avait pu posséder Jacques, d'embrasser un coin de sa peau après lui avoir fait jurer que jamais d'autres lèvres que les miennes ne s'y étaient mises, n'était que du libertinage. Me l'avouais-je? Tout amour comporte sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse. Étais-je à ce dernier stade où déjà l'amour ne me satisfaisait plus sans certaines recherches? Car si ma volupté s'appuyait sur l'habitude, elle

45 s'avivait de ces mille riens, de ces légères corrections infligées à l'habitude. Ainsi, n'est-ce pas d'abord dans l'augmentation des doses, qui vite deviennent mortelles, qu'un intoxiqué trouve l'extase, mais dans le rythme qu'il invente, soit en changeant ses heures, soit en usant de supercherie¹¹ pour dérouter l'organisme.

«Un seul geste»

|| André Malraux,
La Condition humaine
(1933).
Genre: roman.

Combattants communistes
chinois contre les nationalistes.

Dans la première partie de *La Condition humaine*, Tchen doit tuer un trafiquant d'armes pour s'emparer d'un document que celui-ci détient. C'est sa première mission de terroriste. Seul avec sa victime endormie, il mesure, angoissé, que la justification idéologique n'annule en rien l'horreur physique de son geste.

Malraux dilate l'instant qui précède le meurtre. Pour mieux tenir le lecteur en haleine, il multiplie les détails d'une façon quasiment chirurgicale.



Un seul geste, et l'homme serait mort. Le tuer n'était rien: c'était le toucher qui était impossible. Et il fallait frapper avec précision. Le dormeur couché sur le dos, au milieu du lit à l'européenne, n'était habillé que d'un caleçon¹ court, mais, sous la peau grasse, les côtes n'étaient pas visibles. Tchen devait prendre pour repère les pointes sombres des seins. Il savait combien il est difficile de frapper de haut en bas. Il tenait donc le poignard la lame en l'air, mais le sein gauche était le plus éloigné: à travers le filet de la moustiquaire², il eût³ dû frapper à longueur de bras d'un mouvement courbe comme celui du swing⁴. Il changea la position du poignard: la lame horizontale. Toucher ce corps immobile était aussi difficile que frapper un cadavre, peut-être pour les mêmes raisons. Comme appelé par cette idée de cadavre, un râle⁵ s'éleva. Tchen ne pouvait plus même reculer, jambes

et bras devenus complètement mous. Mais le râle s'ordonna: l'homme ne râlait pas, il ronflait. Il redevint vivant, vulnérable; et, en même temps, Tchen se sentit bafoué⁶. Le corps glissa d'un léger mouvement vers la droite. Allait-il s'éveiller maintenant! p.

Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption; puis, le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, – un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours¹⁹.

En toute saison elle portait un mouchoir d'indienne²⁰ fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les

cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole²¹ un tablier à bavette²², comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge; – et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois²³, fonctionnant d'une manière automatique.

FLAUBERT, *Un cœur simple*

Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la *salle*¹⁰ où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris¹¹, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV¹². La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta¹³; – et tout l'appartement¹⁴ sentait un peu le moisî, car le plancher était plus bas que le jardin.

Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de «Madame»¹⁵, très grande, tendue d'un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de «Monsieur» en costume de muscadin¹⁶. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l'on voyait deux couchettes d'enfants, sans matelas. Puis venait le salon, toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap. Ensuite un corridor menait à un cabinet d'étude; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d'une bibliothèque entourant de ses trois côtés un large bureau de bois noir. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous des dessins à la plume, des paysages à la gouache¹⁷ et des gravures d'Audran¹⁸, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. Une lucarne au second étage éclairait la chambre de Félicité, ayant vue sur les prairies.

Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption; puis, le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, – un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours¹⁹.

En toute saison elle portait un mouchoir d'indienne²⁰ fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les

cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole²¹ un tablier à bavette²², comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge; – et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois²³, fonctionnant d'une manière automatique.

Ayant donc fermé la porte, et semé sur les marches les miettes d'un gâteau, il se posta devant le trou, une baguette à la main.

Au bout de très longtemps un museau rose parut, puis la souris tout entière. Il frappa un coup léger, et demeura stupéfait devant ce petit corps qui ne bougeait plus. Une goutte de sang tachait la dalle. Il l'essuya bien vite avec sa manche, jeta la souris dehors, et n'en dit rien à personne.

Toutes sortes d'oisillons picoraient les graines du jardin. Il imagina de mettre des pois dans un roseau creux. Quand il entendait gazouiller dans un arbre, il en approchait avec douceur, puis levait son tube, enflait ses joues, et les bestioles lui pleuvaient sur les épaules si abondamment qu'il ne pouvait s'empêcher de rire, heureux de sa malice.

Un matin, comme il s'en retournait par la courtine²⁷, il vit sur la crête du rempart un gros pigeon qui se rengorgeait au soleil. Julien s'arrêta pour le regarder; le mur en cet endroit ayant une brèche, un éclat de pierre se rencontra sous ses doigts. Il tourna son bras, et la pierre abattit l'oiseau qui tomba d'un bloc dans le fossé.

Il se précipita vers le fond, se déchirant aux broussailles, furetant partout, plus leste qu'un jeune chien.

Le pigeon, les ailes cassées, palpitait, suspendu dans les branches d'un troène.

La persistance de sa vie irrita l'enfant. Il se mit à l'étrangler; et les convulsions de l'oiseau faisaient battre son cœur, l'emplissaient d'une volupté sauvage et tumultueuse. Au dernier roidissement, il se sentit défaillir.

Le soir, pendant le souper, son père déclara que l'on devait à son âge apprendre la vénerie²⁸; et il alla chercher un vieux cahier d'écriture contenant, par demandes et ré-

²⁷ Mur unissant deux fortifications.

²⁸ Art de la chasse à courre, c'est-à-dire de la poursuite du gibier avec des chiens courants.

Traduisez:

Il était midi quand Maigret franchit la voûte toujours fraîche, le portail flanqué par deux agents en uniforme qui se tenaient tout contre le mur pour jouir d'un peu d'ombre. Il les salua de la main, resta un moment immobile, indécis, à regarder vers la cour, puis vers Place Dauphine, puis vers la cour à nouveau. Dans le couloir, là-haut, et puis dans l'escalier poussiéreux, il s'était arrêté deux ou trois fois, faisant mine de rallumer sa pipe, avec l'espoir de voir surgir un de ses collègues ou de ses inspecteurs. Il était rare que l'escalier soit désert à cette heure, mais cette année, le 12 juin, la PJ avait déjà son atmosphère de vacances. Certains, pour éviter la cohue de juillet et d'août, étaient partis dès le début du mois et d'autres se présentaient à l'exode annuel. Ce matin-là, brusquement, après un printemps pourri, la chaleur était venue, et Maigret avait travaillé fenêtres ouvertes, en manche de chemise.

G. Simenon, *La colère de Maigret*

Da una vecchia corriera, alla gradinata delle scuole, scaricavano profughi. Io venivo in divisa d'avanguardista. Al primo sguardo, quella gente aggrumata, quell'aspetto cencioso, ospedaliero, mi diede un'ansia come arrivassi sulla linea del fuoco. Poi vidi che le donne, coi fazzoletti neri in capo, erano le solite da sempre viste a raccogliere olive, a pascolare capre, che gli uomini erano i soliti, chiusi tipi dei nostri agricoltori, e mi sentii in un giro più familiare, ma insieme fatto estraneo, tagliato via.

(I. Calvino, *L'entrata in guerra*)

D'un vieil autocar, on déchargeait les réfugiés sur le grand escalier de l'école. J'arrivais en uniforme d'"avanguardista". Au premier regard, ces gens entassés, cet aspect déguenillé, hospitalier, me donnèrent de l'anxiété, comme si j'arrivais sur la ligne du feu. Puis je vis que les femmes, avec leurs foulards noirs sur la tête étaient les mêmes que celles que j'avais vues cueillir les olives, mener paître les chèvres, que les hommes étaient les mêmes types renfermés que nos agriculteurs et je me sentis dans une atmosphère plus familière, mais en même temps devenu étranger, isolé.

D'un vieux car, ils déchargeaient des réfugiés devant le grand escalier des écoles. Moi, je venais en uniforme d'"avanguardista". Du premier coup d'œil, ces gens entassés, déguenillés, cette allure d'hôpital, me plongèrent dans l'angoisse, comme si j'arrivais sur le front. Puis je vis que ces femmes, avec leurs foulards noirs sur la tête, étaient celles que l'on voyait depuis toujours récolter les olives, faire paître les chèvres, et puis que les hommes étaient toujours les mêmes, ces hommes renfermés comme l'étaient nos agriculteurs, et je me sentis dans un milieu plus familier, mais en même temps devenu étranger, comme si j'en étais séparé.

Devant le grand escalier de l'école, des réfugiés débarquaient d'un vieil autocar. J'arrivais en uniforme d'*avanguardista*. Dès le premier regard, ces gens agglutinés, cette atmosphère de pouillerie et d'hôpital, m'angoissèrent comme si j'arrivais sur le front des combats. Puis je vis que les femmes avec leur fichu noir sur la tête étaient celles-là mêmes que j'avais vues depuis toujours cueillir les olives, faire paître les chèvres, que les hommes étaient eux aussi semblables à nos paysans taciturnes et je me sentis dans un milieu plus familier mais en même temps étranger à ce monde, exclu.

1 - corriera
2 - gradinata

3 - scaricare

4 - profugo
5 - divisa
6 - avanguardista
7 - aggrumarsi

8 - cencioso
9 - ospedaliero
10 - ansia
11 - linea del fuoco
12 - fazzoletto

13 - capo

14 - solito
15 - pascolare

16 - giro

17 - tipo

18 - chiuso
19 - agricoltore
20 - tagliare via

Le troupeau humain

Nous sommes venus chercher notre linge propre à la cuisine. Nous mangeons des tartines avec la servante dans la cuisine. Nous entendons des cris venant de la rue. Nous posons nos tartines et nous sortons. Les gens se tiennent devant leurs portes; ils regardent dans la direction de la gare. Des enfants excités courent en criant:

— Ils arrivent! Ils arrivent!

Au tournant de la rue débouche une Jeep militaire avec des officiers étrangers. La Jeep roule lentement, suivie par des militaires portant leur fusil en bandoulière. Derrière eux, une sorte de troupeau humain. Des enfants comme nous. Des femmes comme notre mère. Des vieillards comme le cordonnier.

Ils sont deux cents ou trois cents qui avancent, encadrés par des soldats. Quelques femmes portent leurs petits enfants sur le dos, sur l'épaule, ou serrés contre leur poitrine. L'une d'entre elles tombe; des mains se saisissent de l'enfant et de la mère; on les porte car un soldat a déjà pointé son fusil.

Personne ne parle, personne ne pleure; les yeux sont fixés sur le sol. On entend seulement le bruit des souliers cloutés des soldats.

Juste devant nous, un bras maigre sort de la foule, une main sale se tend, une voix demande:

— Du pain.

La servante, souriante, fait le geste d'offrir le reste de sa tartine; elle l'approche de la main tendue puis, avec un grand rire, elle ramène le morceau de pain à sa bouche, mord dedans et dit:

Il gregge umano

Siamo venuti a prendere la nostra biancheria pulita in canonica. Mangiamo delle tartine con la domestica in cucina. Sentiamo delle grida venire dalla strada. Posiamo le nostre tartine e usciamo. La gente è sulla porta di casa, con lo sguardo rivolto verso la stazione. Dei bambini corrono gridando, tutti eccitati:

— Arrivano! Arrivano!

Dalla curva della strada sbucca una Jeep militare con degli ufficiali stranieri a bordo. La Jeep avanza lentamente, seguita da militari con i fucili a tracolla. Dietro di loro, una specie di gregge umano. Bambini come noi. Donne come nostra madre. Vecchi come il calzolaio.

Sono duecento o trecento che avanzano, inquadrati da soldati. Alcune donne portano i loro bambini sul dorso, sulle spalle, o stretti al petto. Una di loro cade; delle mani afferrano bambino e madre; li sollevano perché un soldato ha già puntato il fucile.

Nessuno parla, nessuno piange; gli occhi sono fissi al suolo. Si sente solo il rumore degli scarponi chiodati dei soldati.

Proprio davanti a noi, un braccio magro esce dalla folla, una mano sporca si tende, una voce chiede:

— Pane.

La domestica, sorridendo, fa il gesto di offrire l'avanzo della sua tartina; l'avvicina alla mano tesa, poi, con una gran risata, riporta il pezzo di pane alla bocca, lo addenta e dice:

— Moi aussi, j'ai faim!

Un soldat qui a tout vu donne une tape sur les fesses de la servante; il lui pince la joue et elle lui fait des signes avec son mouchoir jusqu'à ce que nous ne voyions plus qu'un nuage de poussière dans le soleil couchant.

Nous retournons dans la maison. De la cuisine, nous voyons M. le curé agenouillé devant le grand crucifix de sa chambre.

La servante dit:

— Finissez vos tartines.

Nous disons:

— Nous n'avons plus faim.

Nous allons dans la chambre. Le curé se retourne:

— Voulez-vous prier avec moi, mes enfants?

— Nous ne prions jamais, vous le savez bien. Nous voulons comprendre.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes trop jeunes.

— Vous, vous n'êtes pas trop jeune. C'est pour cela que nous vous demandons: Qui sont ces gens? Où les emmène-t-on? Pourquoi?

Le curé se lève, vient vers nous. Il di en fermant les yeux:

— Les Voies du Seigneur sont insondables.

Il ouvre les yeux, pose ses mains sur nos têtes:

— Il est regrettable que vous ayez été obligés d'assister à un tel spectacle. Vous tremblez de tous vos membres.

— Vous aussi, monsieur le curé.

— Oui, je suis vieux, je tremble.

— Et nous, nous avons froid. Nous sommes venus

— Ho fame anch'io!

Un soldato che ha visto la scena dà una paccia sul sedere alla domestica; le pizzica la guancia e lei lo saluta agitando il fazzoletto, finché non vediamo più che una nuvola di polvere nel sole al tramonto.

Torniamo in casa. Dalla cucina vediamo il signor parroco inginocchiato davanti al grande crocifisso in camera sua.

La domestica dice:

— Finite le vostre tartine.

Noi diciamo:

— Non abbiamo più fame.

Entriamo nella stanza, il parroco si gira verso di noi:

— Volete pregare con me, bambini miei?

— Noi non preghiamo mai, lo sapete bene. Vogliamo capire.

— Non potete capire. Siete troppo giovani.

— Voi no. Voi non siete troppo giovane. Perciò vi chiediamo: Chi sono quelle persone? Dove le portano? E perché?

Il parroco si alza, viene verso di noi. Chiude gli occhi, dice:

— Le Vie del Signore sono imperscrutabili.

Apré gli occhi, posa le mani sulle nostre teste:

— È vergognoso che abbiate dovuto assistere ad uno spettacolo simile. Tremate tutti.

— Anche voi, signor parroco.

— Sì, io tremo, perché sono vecchio.

— E noi perché abbiamo freddo. Siamo venuti a tor-

torse nu. Nous allons passer une des chemises que
votre servante a lavées.

Nous allons dans la cuisine. La servante nous tend
notre paquet de linge propre. Nous y prenons chacun
une chemise. La servante dit:

— Vous êtes trop sensibles. Le mieux que vous puis-
siez faire, c'est d'oublier ce que vous avez vu.

— Nous n'oublions jamais rien.

Elle nous pousse vers la sortie:

— Allez, calmez-vous! Tout ça n'a rien à voir avec
vous. Ça ne vous arrivera jamais, à vous. Ces gens-là
ne sont que des bêtes.

so nudo. Ci andiamo ad infilare una delle camicie che
la vostra domestica ha lavato.

Andiamo in cucina. La domestica ci porge il nostro
pacco di biancheria pulita. Prendiamo una camicia
ciascuno. La domestica dice:

— Siete troppo sensibili. La cosa migliore che pos-
siate fare è dimenticare quello che avete visto.

— Noi non dimentichiamo mai niente.

Ci spinge verso l'uscita:

— Calmatevi, sul Tutto questo non ha nulla a che fa-
re con voi. Non vi succederà mai niente del genere.
Quelli sono solo delle bestie.

attacques à main armée dans certaines usines et laboratoires permirent la capture des ouvriers et des ingénieurs nécessaires qui furent obligés d'installer un chantier dans une région écartée et d'y fabriquer une fusée. Quand elle fut prête, les conjurés tirèrent au sort les noms de ceux qui les premiers joueraient leur chance d'évasion.

La fusée partit. Les membres de la société *Ailleurs* qui demeuraient à terre répandirent un manifeste, par le moyen d'émissions illégales en dehors du Trust Mondial de la Radio.

« Ceux que vous avez envoyés hors de la Terre ne sont pas revenus. Savez-vous pourquoi? La question n'est pas tranchée. Nous la tranchons pour notre propre compte. On vit ou l'on meurt mieux *Ailleurs*. »

Ces paroles surprisent et troublèrent beaucoup de consciences : il parut que le mystère pouvait être encore la nourriture des humains, lui qui suscite en même temps des doutes et des espérances, des mépris et des exaltations. La fusée *Ailleurs* était partie; l'hypothèse était rendue vivante par l'acte de ces nouveaux Colombes. Le ciel fermé depuis longtemps aux croyances paradisiaques s'ouvrait de nouveau et s'illustrait de mirages imprévus. Quel soulagement!

Il faut réfléchir que depuis plusieurs années, les fusées faisaient le tour de la Terre en trois heures : un si étroit circuit n'amusa même plus les enfants. Une route s'ouvrait au bout de laquelle on pouvait voir, si l'on voulait, la fin de ce qui avait été autrefois la misère et qui n'était plus que l'ennui terrestre.

Qu'étaient vraiment venues ces quelques douzaines d'humains? Dans certains groupes de spéculateurs intellectuels et d'amateurs d'aventures qui gravitaient depuis quelque temps autour de l'astronautique, une légende prit corps. De même qu'autrefois en Palestine, des hommes s'étaient persuadés que celui qu'ils avaient vu mourir, ils avaient vu aussi ressusciter; de même que dans l'Inde d'autres avaient raconté que sous leurs yeux le Bouddha s'était enfoncé d'un pas libre dans son rien, en 1964 il y en eut qui commencèrent çà et là à songer que eux qui ne revenaient pas avaient choisi de ne pas venir. Ils se disaient entre eux : « Ils ont trouvé un monde différent de celui où nous étouffons, où nous mourons d'ennui. Ils ont oublié, dans leur ravissement. Partons pour oublier à notre tour. Nous n'avons rien à perdre. »

Plusieurs s'exaltèrent; ils voulurent préparer de nouvelles équipées. Mais les grands Trusts de Production ne voulaient fournir ni les matériaux ni les travailleurs pour une entreprise qui semblait n'aboutir qu'à des pertes inutiles. Alors une association secrète se forma à Chicago, entre des rêveurs perdus d'idées excentriques et des bandits habitués à braver la société et à lui arracher toutes choses qu'ils désiraient. Des

Che ne era stato veramente di quelle poche dozzine di umani? In certi gruppi di speculatori intellettuali e di amanti d'avventure che da qualche tempo gravitavano intorno all'astronautica, prese corpo una leggenda. Come in passato in Palestina, alcuni erano convinti che colui che avevano visto morire, l'avevano visto anche resuscitare; così come pure in India altri avevano raccontato che sotto i loro stessi occhi Buddha era entrato con passo lieve nel suo nulla; nel 1964 ci fu chi, qui e là, cominciò a pensare che coloro che non tornavano aveva scelto di non tornare. Dicevano fra loro: «Hanno trovato un mondo diverso da quello in cui noi soffochiamo e moriamo di noia. Nella loro estasi, hanno dimenticato. Partiamo per dimenticare a nostra volta. Non abbiamo niente da perdere».

Molti si esaltarono; vollero organizzare nuovi equipaggi. Ma i grandi Trust di Produzione non vollero fornire né i materiali né il personale per un'impresa che avrebbe procurato solo inutili perdite. Allora a Chicago nacque un'associazione segreta formata dall'unione di sognatori perduti dalle idee eccentriche e di banditi abituati a sfidare la società e a prendersi tutto quello che volevano. Attacchi a mano armata in certe fabbriche e laboratori permisero la cattura degli operai e degli ingegneri necessari, che furono obbligati ad aprire un cantiere in una regione remota e a fabbricarvi un razzo. Quando fu pronto, i congiurati tirarono a sorte i nomi di coloro che per primi si sarebbero giocata la loro occasione di evasione.

Il razzo partì. I membri della Società *Altrove* rimasti a terra diffusero un manifesto attraverso trasmissioni illegali non controllate dal Trust Mondiale della Radio.

«Coloro che avete inviato fuori dalla Terra non sono tornati. Sapete perché? La faccenda non è mai stata chiarita. La chiariamo da soli. *Altrove* si vive o si muore meglio».

Tali parole sorpresero e turbarono molte coscienze: sembrò che il mistero potesse essere ancora la nutrizione degli umani, mistero che suscita nel contempo dubbi e speranze, spregio ed esaltazioni.

Il razzo *Altrove* era partito; l'ipotesi era resa viva dall'atto di quei nuovi Colombo.

Il cielo da molto tempo chiuso alle credenze paradisiache si apriva di nuovo e si riempiva di miraggi imprevedibili. Che sollievo!

Bisogna riflettere sul fatto che da moltissimi anni, i razzi facevano il giro della Terra in tre ore: un così breve percorso non divertiva più nemmeno i bambini. Ora si apriva una strada in fondo alla quale, volendo, si poteva vedere la fine di quella che un tempo era stata la miseria e che oggi era la noia terrestre.

Le cœur d'une mère

Une veuve avait un fils unique. Elle était pauvre, il est vrai, mais faisait tout ce qui était en son possible pour que son fils ne manque de rien.

Un jour, le fils sortit avec ses compagnons. L'un d'eux était somptueusement habillé et achetait tout ce qui lui plaisait. Les autres ne cachèrent pas leur admiration et lui dirent: «Tu as bien de la chance!» Il leur répondit: «Vous pouvez vous aussi être riches si vous le voulez. Celui qui apportera le cœur de sa mère à tel homme du village voisin, il le rendra riche pour toute sa vie». Cette parole tombée dans l'oreille du fils de la veuve, lui enleva le sommeil pendant six jours.

Le septième jour, quand il fit nuit, l'enfant laissa sa mère s'endormir. Il prit un couteau, piqua d'un coup sec la poitrine de sa mère, lui enleva le cœur et courut en hâte vers la maison du magicien qui faisait devenir riche. À l'approche de la maison du magicien, il trébucha contre une pierre et il tomba lourdement par terre. Le cœur de sa mère qu'il avait mis dans un sac s'écria: «Oh, mon cher fils! Ne t'es-tu pas blessé?» Instinctivement l'enfant répondit: «Non! Maman!» C'est alors que son cœur se mit à battre à rompre la poitrine. Il se leva, et reprit le chemin du retour, alors que de ses yeux tombait une pluie de larmes.

Arrivé à la maison, il remit le cœur de sa mère à sa place et supplia Dieu avec des larmes amères de faire revenir sa mère en vie et jura un nombre infini de

fois qu'il ne commettrait plus jamais pareille sottise. Dieu écouta sa prière. Sa mère éternua et se réveilla. Elle sentit la respiration saccadée de son fils, le prit vite dans ses bras et s'écria: «Mon cher fils! Es-tu malade? Où as-tu mal? À la tête ou au ventre? Ah! J'ai fait un cauchemar à ton sujet et j'ai été épouvantée!» Le fils n'avait aucune parole à la bouche. Ses yeux se fondaient en larmes, pendant qu'il sentait le cœur de sa mère battre au rythme du sien.

Cuore di mamma

Una vedova aveva un figlio unico. Era povera, è vero, ma faceva tutto il possibile perché non gli mancasse nulla.

Un giorno il figlio uscì con i compagni. Uno di loro era riccamente vestito e comperava tutto quel che voleva. Gli altri non nascosero la loro ammirazione e gli dissero: «Sei proprio fortunato!». Egli rispose: «Anche voi potete essere ricchi se volete. Colui che porterà il cuore di sua madre a un tale del villaggio vicino, otterrà da lui di diventare ricco per tutta la vita». Questa frase, penetrata nelle orecchie del figlio della vedova, gli tolse il sonno per sei giorni.

Il settimo giorno, al calare della notte, il figlio lasciò che la madre si addormentasse. Prese un coltello, vibrò un colpo secco al petto della madre, le estrasse il cuore e corse in fretta verso la casa dello stregone che faceva diventare ricchi. Nelle vicinanze della casa dello stregone inciampò in un sasso e cadde pesantemente a terra. Il cuore della madre, che stava in una borsa, esclamò: «Figlio mio! Ti sei ferito?». Instintivamente il figlio rispose: «No, mamma!». In quel momento il suo cuore cominciò a battere a tal punto da squassargli il petto. Si alzò e prese la strada del ritorno, mentre dagli occhi gli sgorgava un mare di lacrime.

Arrivato a casa rimise il cuore della madre al suo posto e piangendo amaramente supplicò Dio di farla tornare in vita, giurando migliaia di volte che non

avrebbe mai più commesso una simile pazzia. Dio ascoltò la sua preghiera. La madre starnutì e si svegliò. Sentì il respiro affannoso del figlio, lo abbracciò presto presto ed esclamò: «Figlio mio! Sei malato? Dove ti fa male? Alla testa o alla pancia? Ah! Ho fatto un brutto sogno su di te e mi sono spaventata!» Il figlio non riusciva a proferir parola. I suoi occhi si scioglievano in lacrime, mentre sentiva il cuore della madre battere al ritmo del suo.

Cependant les flammes s'apaisèrent, soit que la provision d'elle-même s'épuisât ou que l'entassement fût trop considérable. L'amour, peu à peu, s'éteignit par l'absence, le regret s'étouffa sous l'habitude; et cette lueur d'incendie qui empourrait son ciel pâle se couvrit de plus d'ombre et s'effaça par degrés. Dans l'assoupissement de sa conscience, elle prit même les répugnances du mari pour des aspirations vers l'amant, les brûlures de la haine pour des réchauffements de la tendresse; mais, comme l'ouragan soufflait toujours, et que la passion se consuma jusqu'aux cendres, et qu'aucun secours ne vint, qu'aucun soleil ne parut, il fut de tous côtés nuit complète, et elle demeura perdue dans un froid horrible qui la traversait.

G. Flaubert,
Madame Bovary

Henri Michaux

Le Grand combat

À R.-M Hermant

Il l'emparouille et l'endosque contre terre;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle;
Il le pratèle et le libuque et lui barufle les ouillais;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripa à ra.
Enfin il l'écorcôbalisse.

L'autre hésite, s'esprudrine, se défaisse, se torse et
se ruine.

C'en sera bientôt fini de lui;
Il se reprise et s'emmarginé ... mais en vain
Le cerceau tombe qui a tant roulé.
Abrah! Abrah! Abrah!
Le pied a failli!
Le bras a cassé!
Le sang a coulé!
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

A.A. 2014-2015

Corso di Lingua e Traduzione Francese 2

Curriculum di Mediazione Interculturale

Testo: 18 e 19 aprile

Jules Verne, *L'Eternel Adam (Edom)*

J'abrège le récit de cette navigation effarante. Si, pour la raconter en détail, j'essayais de la revoir jour par jour, le souvenir m'en rendrait fou. Pour étranges et terribles que soient les événements qui l'ont précédée et suivie, quelque lamentable que m'apparaisse l'avenir – un avenir que je ne verrai pas, – c'est encore pendant cette navigation infernale que nous avons connu le maximum de l'épouvante. Oh! cette course éternelle sur une mer sans fin! S'attendre tous les jours à aborder quelque part et voir sans cesse reculer le terme du voyage! Vivre penchés sur des cartes où les

hommes avaient gravé la ligne sinueuse des rivages, et constater que rien, absolument rien, n'existe plus de ces lieux qu'ils pensaient éternels! Se dire que la terre palpitait de vies innombrables, que des millions d'hommes et des myriades d'animaux la parcouraient en tous sens ou en sillonnaient l'atmosphère, et que tout est mort à la fois, que toutes ces vies se sont éteintes ensemble comme une petite flamme au souffle du vent! Se chercher partout des semblables et les chercher en vain! Acquérir peu à peu la certitude qu'autour de soi il n'existe rien de vivant, et prendre graduellement conscience de sa solitude au milieu d'un impitoyable univers!...

«Abbrevio il racconto di questa navigazione spaventevole. Se, per raccontarla in modo particolareggiato, cercassi di riviverla giorno per giorno, il ricordo mi farebbe impazzire. Per quanto strani e terribili siano gli avvenimenti che l'hanno preceduta e segui-

ta, per quanto spiacevole mi appaia l'avvenire – un avvenire che non vedrò –, è sempre durante questa navigazione infernale che noi abbiamo conosciuto il massimo dello spavento. Oh! questa corsa eterna su un mare senza fine! Aspettarsi ogni giorno di approdare a qualche sponda e vedere senza posa allontanarsi il termine del viaggio! Vivere curvi su carte geografiche sulle quali gli uomini avevano tracciato la linea sinuosa delle rive e constatare che nulla, assolutamente nulla, è rimasto di quei luoghi che pensavamo eterni! Dirsi che la terra palpitava di vite innumerevoli, che milioni di uomini e miriadi di animali la percorrevano in tutti i sensi o ne attraversavano l'atmosfera, e che tutto è morto d'un tratto, che tutte queste vite si sono spente insieme come una fiammella al soffio del vento! Cercare dappertutto i propri simili e cercarli invano! Acquistare a poco a poco la certezza che intorno a sé non esiste niente di vivo e prendere gradatamente coscienza della propria solitudine in mezzo a un impietoso universo!

Abbrevio il racconto di questa incredibile navigazione. Impazzirei se, per narrarla nei dettagli, dovessi riviverla giorno per giorno. Per quanto straordinari e terribili siano gli avvenimenti che l'hanno preceduta e seguita, per quanto penoso appaia l'av-

venire, – avvenire che non vedrò – è proprio durante questo viaggio infernale che abbiamo conosciuto il massimo dell'orrore. Oh! questa corsa eterna su un mare senza fine! Aspettarsi ogni giorno di raggiungere un qualche luogo e vedere la meta del viaggio allontanarsi sempre più! Vivere chini su carte dove altri uomini avevano disegnato le linee sinuose delle rive, e constatare che più niente, assolutamente niente rimaneva di luoghi che avevano creduto eterni! Ripetersi che la terra palpitava ancora di innumerevoli vite, che milioni di uomini e miriadi di animali la percorrevano in tutte le direzioni e solcavano i cieli, e vedere invece che tutto è perito in una volta, che tutte quelle vite si sono spente insieme come una fiammella al soffio del vento! Cercare ovunque i propri simili e cercarli invano! Raggiungere poco a poco la certezza che intorno a te non esiste più niente di vivo, e prendere gradualmente coscienza della tua solitudine in mezzo a uno spietato universo!...